

Otterburne, le 15 septembre 1973

Ma très chère Simone,

Votre deuxième lettre m'arrive ce matin. Qu'à travers de tels tourments, angoisses, allées et venues, vous preniez le temps de m'écrire, voilà qui m'étreint le coeur. Il ne faut pas, Simone, à moins que vous y trouviez du soulagement. Pauvre, pauvre chère amie! Comment vous consoler un peu? Quels mots trouver? C'est vous qui trouvez les meilleurs, les plus vrais, les plus profondément humains. Dans sa longue détresse, Adrienne aura eu du moins l'amie la plus fidèle, la plus sûre qui soit, et c'est beaucoup. C'est énorme. Elle-même me disait un jour : «On peut se compter riche si dans la vie on possède un seul ami véritable». Et cet ami, cette amie, elle l'a, elle l'a comme peu d'entre nous en avons un. Soyez bénie, Simone pour ce que vous êtes pour elle. Il me semble que je vous vois grandir sous mes yeux d'une étrange façon par-delà cette douleur. Oui, elle dépasse l'endurance humaine, parfois. Parfois elle trempe la force humaine. De ceux du moins qui ont l'âme assez haute. Et vous êtes de ceux-là, je le vois tout d'un coup.

Au fond, ma tâche ici est plus facile que la vôtre. Que le ciel vous aide et vous soutienne. Je viens d'écrire à Adrienne. Je suis terriblement en peine de savoir que lui dire. Et je finis par <dire> des banalités.

Je vous embrasse très affectueusement

Gabrielle